

Poussant la porte du Musée, j'ai parcouru avec grand intérêt, l'exposition "Basquiat" au Musée d'Art Moderne de Paris

Alain ASSÉMAT

Le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris nous offre en cet hiver 2010, un réchauffement, une exposition Basquiat, des plus époustouflantes, consacrée à un artiste américain disparu dans la force de l'âge. Avec une centaine de tableaux et plusieurs dizaines de dessins, c'est la première exposition de cette importance consacrée en France à cet artiste, décédé en 1988 à l'âge de 27 ans. C'est l'occasion de faire plus ample connaissance avec cet artiste anachronique et son œuvre qui mêle révolte, bonheur, désespoir, et boulimie de peindre.

Avant même de pénétrer dans les salles, dans le hall, une immense toile prépare le spectateur non averti au choc qu'il va subir, lorsqu'il sera plongé dans cet univers spécifique que procure "l'ambiance" Basquiat. La surprise de quelques uns n'est pas feinte, car non préparés à l'immersion dans cet océan de peinture, tourbillon de couleurs, de signes, véritables actes de révolte d'un artiste à la sensibilité à fleur de peau. Que celui qui ne veut pas ou ne peut pas faire l'effort d'analyse et de compréhension n'entre pas. La découverte ou redécouverte des œuvres de Jean Michel Basquiat réveille des sentiments et ne laisse pas insensible. On ne ressort pas de là indemne, pour toutes les questions que l'on se posait, certaines vont rester sans réponse.

Mais qui était Jean-Michel BASQUIAT ?

S'il n'était pas mort si jeune en 1988, Jean-Michel Basquiat aurait fêté en 2010, ses 50 ans. Cet artiste, qui a révolutionné l'histoire de l'art contemporain, n'en finit plus d'interpeller le public, plus de 20 ans après sa mort.

Certains béotiens diront qu'ils n'aiment pas et même exècrent la peinture de Jean-Michel BASQUIAT, qu'il n'avait aucune habileté à manier brosses et pinceaux, qu'il gribouillait comme un enfant ou un pensionnaire d'asile. Cette exposition, les livres et les films qui l'accompagnent, sont de formidables vecteurs pour se faire une opinion, ou en changer, sur ce qu'était et reste cet artiste qui a mis l'art de la rue sur la scène muséale. Il me vient à l'esprit cette réflexion de Picasso à André Malraux : "Il faudrait d'abord faire comprendre aux gens que la création est rarement une chose esthétique" (*la tête d'obsidienne*).

Cette rétrospective devrait aussi permettre d'en finir avec des idées reçues. Basquiat n'est pas un enfant de la rue du Bronx, mais le fils aîné d'une famille de la moyenne bourgeoisie noire de Brooklyn. Il ne s'est pas suicidé, mais est mort accidentellement d'une overdose. Ce n'est pas un autodidacte jaillit des ténèbres, mais un jeune homme qui feuillette les catalogues et lit beaucoup et un



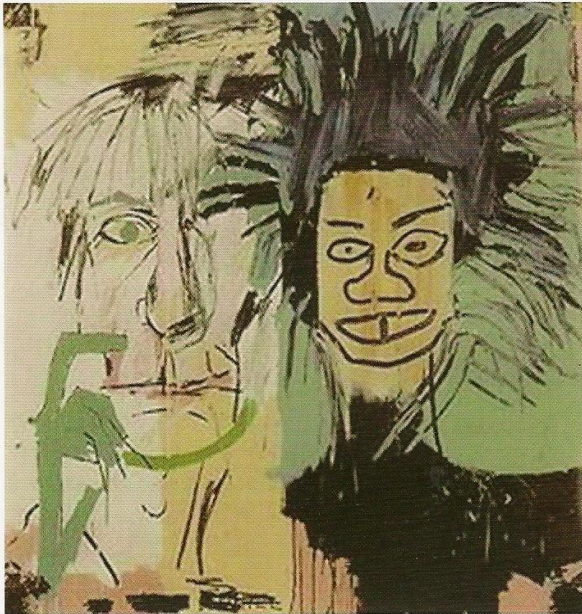
Portrait de Basquiat - Par Gigi R

peu de tout. Il se veut artiste, et ce n'est pas un hasard si, dès 1977, il exécute ses premiers tags à Soho et East Village, quartiers d'artistes et de galeries à New-York.

Son parcours en bref

D'origine haïtienne par son père et portoricaine par sa mère, il est né le 2 décembre 1960 à Brooklyn. Enfant, sa maman l'emmenait visiter des musées. Il découvre Picasso ; l'art l'intéresse. "**Papa, je veux être célèbre**". À 15 ans, il quitte sa famille "bourgeoise" pour la rue. Basquiat appartient à la génération des graffeurs qui a subitement émergé à New York à la fin des années 70. Formé à l'école de la rue, en 1977, il couvre les murs des immeubles délabrés de ses **graffitis** (1) œuvres éphémères qu'il signe SAMO (pour "SAME Old shit" : "la même vieille merde"), ou plus proprement dit : "rien de neuf", grafts accompagnés souvent d'une couronne royale à trois

pointes, qui signifie **"je suis le roi de la rue"** et du sigle du copyright © pour l'appropriation, signes tout de suite identifiés comme propres à sa dialectique.



Dos Cabezas (1982)

1978, signe l'émancipation de l'artiste

Il quitte le nid familial et décide de vivre seul. Il assure sa subsistance en vendant des t-shirts et des cartes postales dans la rue. À cette époque, il se met à fréquenter diverses boîtes. Il y rencontre des grands du moment (Bowie, Madonna, Warhol, etc.). Voir *Dos Cabezas (1982)*, autoportrait avec celui de Warhol. C'est au cours de cette période qu'il lui vend l'une de ses cartes postales, ce qui constituera un élément important de sa vie, puisque Warhol va l'épauler et le soutenir, notamment dans les moments d'extrême souffrance morale.

En 1982, il est invité à participer à une exposition avec plusieurs autres artistes émergents, tel Julian Schnabel. D'ailleurs, celui-ci réalisera en 1996 un long métrage biographique intitulé "Basquiat", en l'honneur de son ami. Un film plein d'émotions, à voir absolument pour les incondtionnels et ceux qui désirent mieux connaître cet artiste.

1982 à 1985 : C'est la période où l'artiste va révéler son intérêt pour son identité noire et son histoire en représentant des personnages noirs historiques ou contemporains. Il a 21 ans lorsque la galeriste Annina Nosei remarque cet autodidacte cultivé, à la curiosité bouli-

mique. Elle lui prête un local et lui donne les moyens de produire. Sa créativité est immense, son travail frénétique. L'univers sauvage et trépidant de New York *Irony Of Negro Policeman (1981)*, devient un de ses sujets fétiches. Ses tableaux sont comme des carnets de voyage. Sur un fond tapissé de différentes couches de couleurs vives, se côtoient textes énigmatiques, jeux de mots subtils, conversations, symboles, formules magiques et dessins. Se mêlent aux têtes couronnées et aux spectres à dents blanches, ses héros sportifs, ses références à l'art et à la musique, ses souvenirs d'enfance et toujours sous-jacente, l'affirmation de sa négritude.

Son travail se compose essentiellement de peintures sur panneaux multiples, avec des superpositions d'éléments, tels l'écriture, la photocopie, le collage, la sérigraphie... Il travaille aussi une suite remarquable de peintures sur papier, à base de dessins et surtout d'écritures. L'exposition lui consacre un mur entier de 35 œuvres sous-verre. Derrière sa fausse innocence, derrière ses dessins jetés avec tant d'énergie, on devine comme un immense cri, où il continue de s'interroger sur la condition humaine, et l'approche de la mort, (déjà !).



Irony Of Negro Policeman (1981)

(1) Les graffiti existent depuis des époques reculées, dont certains exemples remontent à la Grèce antique ainsi qu'à l'Empire romain et peut aller de simple marques de griffures à des peintures de murs élaborées. Dans les temps modernes, la peinture aérosol et les marqueurs sont devenus les outils les plus utilisés. Dans la plupart des pays, dégrader une propriété avec un graffiti sans le consentement de son propriétaire est considéré comme du vandalisme, lequel est punissable par la loi. Parfois, le graffiti est employé pour communiquer un message politique et social. Il existe de nombreux caractères et styles de graffiti ; cette forme d'art évoluant rapidement.



Philistines (1982)

La troisième et dernière période s'échelonne sur deux ans : de 1986 à 1988, année de sa mort. Basquiat peint en utilisant des techniques, des styles et des éléments jusque là jamais employés dans son œuvre. L'influence de l'héroïne, dont il est très dépendant, est très palpable. En février 1987, la mort d'Andy Warhol vient bouleverser le cœur et l'âme de Basquiat, déjà en piteux état suite à ses abus de drogue. Le jeune homme n'est plus le même. Son sentiment d'être incompris s'ancre davantage dans sa vie quotidienne.

L'artiste s'éteint le 12 août 1988, à l'âge de 27 ans, d'une surdose d'héroïne. Au cours de sa fulgurante carrière, sa peinture va passer de la rue au tableau *Philistines* (1982), mais avant de tenter de pénétrer son œuvre, pour mieux apprécier, replaçons brièvement le contexte, et notamment l'époque artistique dans laquelle baigne l'artiste.

Histoire de redéfinir le contexte, où en est, à cette époque, l'histoire de l'art ?

Alors que l'art minimal et l'art conceptuel tiennent le haut du pavé sur la scène de l'avant-garde américaine, l'irruption de ce gosse et de son iconographie trash, (*voir l'article "lorsque les déchets deviennent Art" in arts ptt n°193, mai 2010*), marque le retour d'une figuration excessivement énergique et incroyablement vivace. Assez ironiquement, mais sans arrière-pensée de sa part, Basquiat éprouve une admiration manifeste pour le modernisme finissant. Il a, sans nul doute, acquis des notions d'histoire de l'art à travers la lecture ou la fréquentation des musées de New York et plus particulièrement du Brooklyn Museum où l'emmène

souvent sa maman. Ses fréquentations sont suffisamment riches pour qu'un gamin attiré par l'art puisse y acquérir une solide culture artistique.

On est alors en plein déclin du modernisme. L'art donne le sentiment de pouvoir se réinventer et va piller de nouveau allègrement le passé. Certains critiques ont même parlé à juste titre de "décennie rétrospective", en raison de ce libre réexamen des styles antérieurs. A cette époque, les artistes tentent d'établir avec le public une relation qui ne passe ni par les conservateurs ni par les marchands d'art, qui ne tardent

cependant pas à profiter de la manne. On assiste à un retour en masse à la peinture figurative, (Combas, Di Rosa en France, mais aussi Erró, Baselitz, Barceló...)



Andy Warhol et JM Basquiat : 6.99, (1985)

Basquiat n'a pas vingt-cinq ans et son nom circule déjà dans toutes les communautés artistiques d'Amérique du nord, d'Europe et du Japon. La notoriété est fulgurante : en 1982, il participe à la documenta 7 de Kassel, à côté de Beuys, Kieffer ou Richter excusez du peu ! L'année suivante il est le plus jeune et premier artiste noir à exposer à la Biennale du Whitney Museum. Il peint avec *Andy Warhol et JM Basquiat : 6.99, (1985)* et Clemente... Son génie seul explique ce fulgurant succès, génie dont le monde de l'art était alors en attente. Il possède en effet cette capacité rare d'allier la maîtrise du matériau comme Rauschenberg, à une exubérante spontanéité. Bien que la singularité de son style l'en distingue, l'esprit de son œuvre le rapproche du courant "néo-expressionniste" des années 1980. Son "néo-



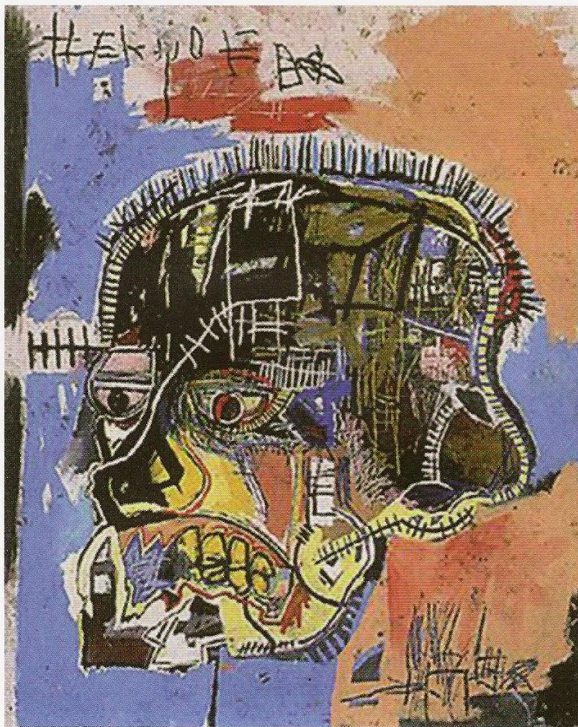
Slave Auction (1982)

Sa peinture

A travers la peinture il va développer des sujets autobiographiques et politiques. Ceux-ci retracent la condition noire aux Etats-Unis au début des années 1980, le racisme et l'injustice, la part et la place des artistes noirs dans la création américaine, la mémoire de l'esclavage tel ce marché aux esclaves *Slave Auction* (1982), et celle omniprésente, de l'Afrique. Les figures dessinées par Basquiat revendiquent leur primitivisme. A travers la peinture il se

livre à une forme de quête de ses origines. Tout cela est explicite, présent et cohérent dans ses toiles. La situation étant violente, la colère à fleur de peau, le dessin et la peinture sont généralement agressifs, terribles. On voit mal comment la rage s'exprimerait dans un style doucereux et aimable.

expressionnisme" ou plutôt expressionnisme-primitiviste si l'on peut proposer ce terme, est donc authentique autant qu'original. Les valeurs, les centres d'intérêt, les lignes de force qui traversent son œuvre sont aussi présents chez des artistes comme Picasso, Matisse, Rauschenberg, Kirchner, Miró, De Kooning, Dubuffet ou encore Warhol, un peu comme si le jeune homme qu'il est, avait imaginé (pompeusement !), ses toiles accrochées près des leurs, en un prolongement contemporain mais très personnel de la tradition, tout en s'efforçant de trouver, nous allons le voir, une voie nouvelle.

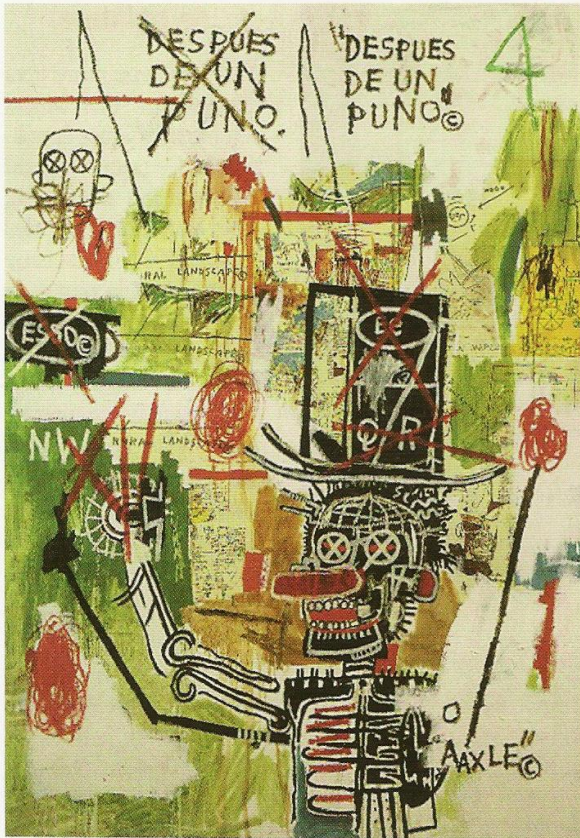


Sans titre (Head) (1981)



Hollywood Africans (1983)

Il va importer dans le tableau cette iconographie brassant furieusement personnages de bande dessinée, éléments publicitaires, figures vaudoues, boxeurs ou musiciens afro-américains, réunis par de violentes articulations, signes, sigles, empreintes, caractéristiques du dessin de Basquiat. Des masques menaçants à la bouche pleine de dents comme *Sans titre (Head)* (1981) aux yeux vides, fixent le spectateur. Des mots claquant en majuscules :



Despues de un puno

SANGRE, BLOOD, LIBERTY, *HOLLYWOOD Africans* (1983)..., parfois rayés ou bien répétés : Ideal, Negro, Mark Twain, Svastika, marquent la toile de messages indélébiles. Son art saccadé est intimement lié à la culture hip-hop et son rapping et autre scratching, qu'il écoutait en travaillant. Il peint, recouvre, peint à nouveau. Les signes masquent d'autres signes, les figures d'autres visages. Ce que l'on appelle "repentir" dans la peinture classique (la première version d'un motif est recouverte par une seconde) est, chez lui, une démarche volontaire.

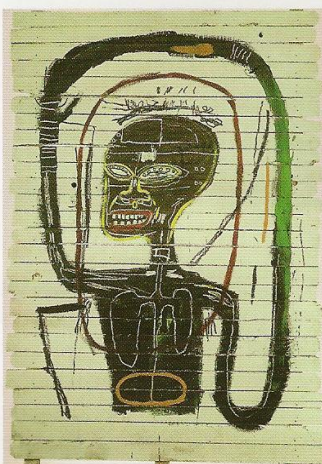
Il crée le substrat archéologique de sa peinture dans le médium même.

Continuons la visite. Au milieu d'une grande toile, un nom saute aux yeux : celui de Malcolm X. Autres noms écrits çà et là en lettres barbelées : les boxeurs Jack Johnson et Cassius Clay, les musiciens Charlie Parker, Miles Davis ou Max Roach. En hommage, Basquiat reprend en grand format sur fond noir les pochettes de leurs disques ou dessine sur fond rouge ou blanc leur effigie, réduite à quelques traits, des traits "sauvages" dirai-je, puisque cette "qualité" leur était seule reconnue, le racisme aux USA est encore latent.

Omniprésente, la figure humaine apparaît comme un des pivots de l'œuvre ; figure frontale, souvent centrale, souvent noire, tête seule ou corps entier, à la fois auto-portrait et épouvantail, créature souffrante, sardonique quelques fois. Elle peut être tantôt christique, couronnée d'épines, royale ou bien maléfique *Despues de un puno*. La bouche pleine de dents est tantôt dévoreuse, tantôt menaçante, les yeux agrandis paraissent vides comme les fentes d'un masque ou les orbites d'un crâne.

Par provocation ou révolte, la toile est fixée un peu n'importe comment sauvagement sur le châssis, avec faux plis ou découpages grossiers. Dans d'autres cas, Basquiat travaille sur des planches comme *Grillo* (1984), des morceaux de palissades, *Flexible* (1984), des portes récupérées. Faute de pouvoir acheter des toiles ? Que nenni ! Ses galeristes et ses ventes lui donnent très vite accès à tous les moyens dont il peut avoir besoin.

Faut-il voir dans les mises en scène de sa peinture des réminiscences, des révoltes ? Les palissades suggérant l'enfermement et les planches peintes, des baraques de plantations ou de bidonvilles. Et que peint-il dessus ? Des policiers, blancs, des clochards, noirs eux ! Les allusions christiques abondent on l'a vu, couronne d'épines, plaies, croix, sutures, comme dans *Fallen Angel* (1981). Ou bien peint-il des griots, ces poètes et conteurs un peu



Flexible (1984)



Grillo (1984)



Fallen Angel (1981)

sorciers ambulants d'Afrique, des danseurs en transe, des visages ressemblant à des masques tel *Michell Crew* (1983). Dans ce cas, c'est quelques fois sur fond d'or, avec des couronnes royales, en poussant, opposition limpide, les couleurs au plus haut point d'intensité.

Son univers, forme, trait, couleur, irradiant de rage urbaine, mélange les mythologies sacrées du vaudou et de la Bible en même temps que la bande dessinée, la publicité et les médias, les héros afro-américains de la musique et de la boxe et l'affirmation de sa négritude.

"Il faut que j'ai des sources d'inspiration autour de moi" disait-il. Présents aussi dans beaucoup de ses œuvres, les "intérieurs" du corps humain, références, souvent utilisées au livre d'anatomie illustré en couleur d'Henry Gray, que lui avait offert sa mère lors de sa convalescence après un terrible accident à l'âge de sept ans et dont il ne se séparera jamais. Il définit ainsi une contre-culture urbaine, underground, violente et anarchique, pétrie de vitalité, de contestation et de liberté.

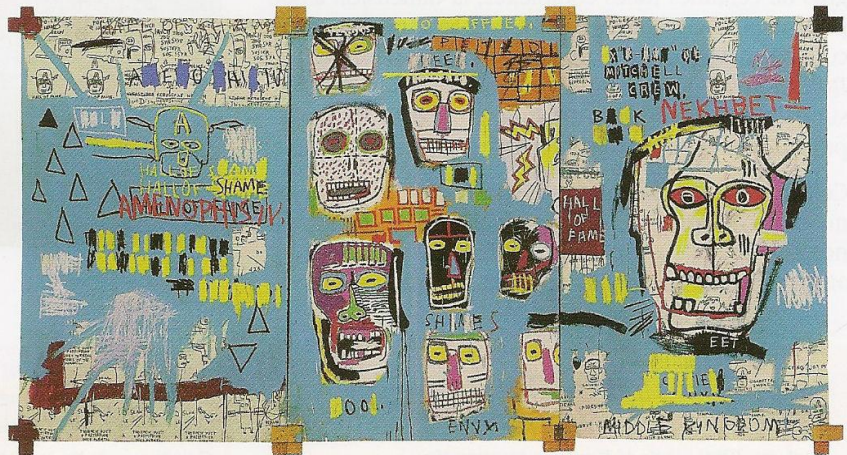
Beaucoup de tableaux de Basquiat semblent inachevés. Cette impression d'inachèvement pose problème quant à l'appréciation de certaines œuvres, lorsque l'on sait que certaines furent enlevées de son atelier et vendues par des marchands peu scrupuleux, avant que l'artiste les ait considérées comme terminées. Sa technique de superposition de nombreuses couches de peinture et de collages allaient à l'encontre des exigences posées à la quantité de sa production artistique et qui parfois dégénérait en pure et simple vente en gros, les galeristes s'arrachant les toiles, même non finies.

Finalement la peinture de Basquiat, son pseudo-primitivisme, comme celles, un temps, de Matisse et Picasso avant lui, affirme que la principale vérité de l'artiste réside dans le rétablissement du lien entre les sensations picturales premières et basiques – forme, couleur, ligne, texture – et la figure totémique originelle.

On peut cependant déplorer une célébrité extra-artistique qui a si peu à voir avec une œuvre forte, totale, cohérente, que pour ma part, j'estime extraordinaire, au vrai sens du terme.

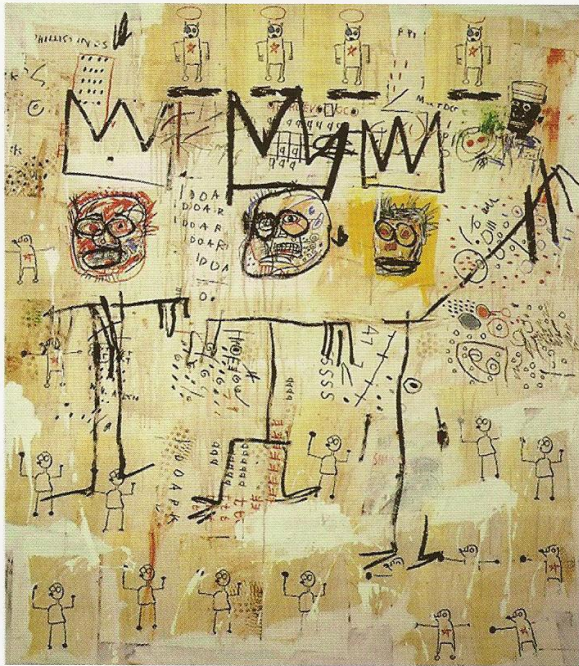
Conclusion

Basquiat nous a légué une œuvre extraordinairement complexe, difficile à décrypter hors connaissance du contexte. Son évolution artistique a été d'une extrême rapidité, procédant par allées et venues, revisitant de vieilles notions tout en développant de nouvelles pistes, créant des images ou de minuscules groupes d'images *The Ruffians* (1982), qui semblent n'avoir aucun écho discernable dans le reste de l'œuvre. Il étale sur la toile son passé et son présent, un peu comme un vendeur à la sauvette déballe son baluchon, prêt à tout remballer à la vue d'un képi. On peut tout ignorer de l'underground new-yorkais de la fin des années 1970, rester hermétique au hip-hop, réfractaire au rap, et cependant se laisser envahir corps et âme par la peinture de Basquiat.



Michell Crew (1983)

Fourmillant d'idées audacieuses et de concepts recyclés, entremêlés avec des sensations concrètes, l'œuvre, pour qui s'interroge et s'en empreigne, peut procurer en définitive un impact inattendu de désordre maîtrisé. On a l'impression de se trouver à la fois face à quelque chose de vrai, de fort, de profond, d'évasif, de désordonné et de bruyant qui vient très fortement déranger l'ordonnement de nos référents artistiques. Pour qui n'est pas trop perméable à ces concepts troublants, on ne sait si l'on doit refouler ces images ou s'en servir pour interroger plus en profondeur notre subconscient.



The Ruffians (1982)

Comme on l'a vu plus haut, confiner Basquiat dans le néo-expressionnisme paraît extrêmement réducteur. Si son art est effectivement brut et très personnel, il reste aussi assez inexplicable. Les éléments picturaux incongrus de certaines toiles complexes, la dimension assez impénétrable de son œuvre, il faut tout de même en convenir, avec cette iconographie particulière, tel *In Italian* (1983), seraient à mon sens plus proche du surréalisme, disons fin d'époque, qui explorait plus le primaire, le hasard, voire la folie.

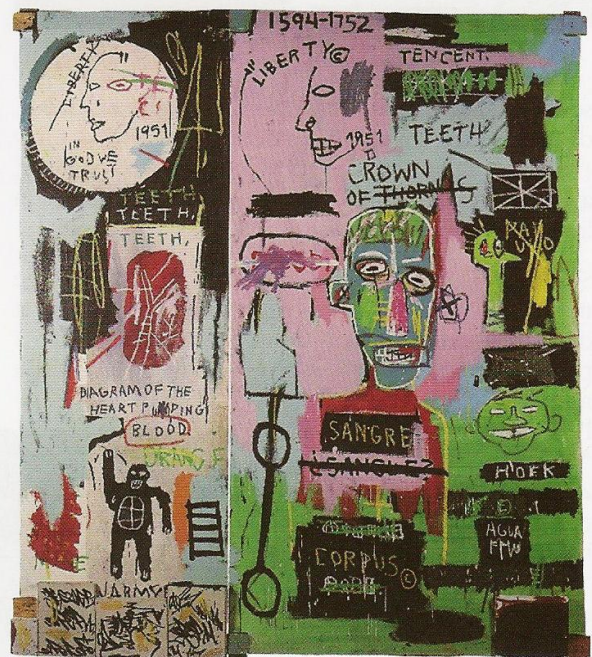
Cette rétrospective composée d'une centaine d'œuvres majeures (peintures, dessins, objets) provenant de nombreux musées et de collections particulières américains et européens, permet de reconstituer le

parcours de l'artiste et de mesurer son importance dans l'art et dans l'histoire de l'art au-delà des années 80.

"Ce qui est frappant et légitime dans cette exposition, déclare Marie-Sophie Carron de La Carrière, commissaire avec Dieter Buchhart de la manifestation parisienne, c'est que cette peinture est d'une incroyable fraîcheur, on dirait qu'elle vient d'être faite. Elle parle à tous les milieux, à toutes les générations. C'est le mystère Basquiat".

Son plus grand mystère en effet, c'est son évidence. Ce parcours reste à saisir comme un instantané, une curiosité qui mérite d'être approfondie par la lecture et la découverte de toute l'œuvre de cet artiste assez énigmatique. Essayez !

Merci, c'est tout pour cette fois ! ■



In Italian (1983)

Bibliographie :

L'Art contemporain : Anne Cauquelin (1993)

L'art au 20^{ème} siècle II L'art contemporain : Marco Meneguzzo (Editions Hazan)

Impasses et impostures en art contemporain : Pierre Sterckx (Editions Anabet)

Connaissance des ARTS (n° 687 novembre 2010)

Basquiat, sous la direction de Marc Meyer (Ed. Flammarion 2005)

Arts Magazine n°50 Décembre 2010

Jean-Michel Basquiat 1960-1968 : Leonhard Emmerling Editions Taschen 2003

Basquiat : 1960-1988 de Jean-luc Chalumeau (Paris cercle d'art 2003)

"Jean-Michel Basquiat : peinture, dessin" Marie-Claire Adès et Dominique Le Guen. Catalogue d'exposition Musée-Galerie de la Seita Paris 1993

Catalogue de l'exposition (Ed. Paris-Musées 2010). Diffusion Actes Sud.

Webographie :

<http://www.jean-michel-basquiat.net/basquiat-biographie.html>

Filmographie :

"Jean-Michel Basquiat, The radiant Child" (La douleur de l'enfant radieux) de Tamra Davis

"Un soir au Musée" "Musée d'art moderne de la ville de Paris : Basquiat au musée" Diffusé par France 5 le 21 octobre 2010.

"Basquiat" de Julian Schnabel ; Miramax films Peter Brant & Joseph Allen (DVD 1h42mn)